

# LE G A V A B O

NUMÉRO 5 - HIVER 2013



MAGAZINE DE CRÉATION ET DE RÉFLEXION  
ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE

# AGL

DEFENDRE  
INFORMER  
SOUTENIR  
REPRÉSENTER

[WWW.AGLOUVAIN.BE](http://WWW.AGLOUVAIN.BE)

## Evola Software



[www.Evola.be](http://www.Evola.be)

Comparer tout sur Windows

Fichiers – DB2 – Oracle –  
MS Access – Excel - .....

## Edito

Ami lecteur,

Je ne peux pas enfile tes bottes, voir comment tu perçois notre magazine.

Profitant du thème de ce numéro, le rêve, je me pose la question de la perception du jeune auteur que tu lis en parcourant ces pages.

Peut-être le vois-tu comme un prétentieux, narcissique et recherchant un clapotement de mains comme ce personnage du Petit Prince ? Peut-être est-il pour toi un petit étudiant au cœur tourmenté qui délivre son âme sur un bout de papier ?

En 2 ans d'existence, ces images se sont désagrégées. Je les croyais vraies elles aussi, et oui, une minorité sera toujours comme ça, bien qu'un être humain ne peut se réduire à un cliché.

Mais la majorité des jeunes auteurs sont différents.

Timides, humbles, ils délivrent leurs meilleurs écrits en s'imposant la contrainte d'une double exigence : la leur, et celle du public. La tienne.

Tu joues donc, ami lecteur, le rôle de juge, de coach, d'objectif plus ou moins tangible. De rêve, aussi.

Tous les jeunes auteurs rêvent de te séduire, que tu veuilles emporter leurs mots avec toi.

Là où tu es différent d'un public lambda, c'est que tu assistes aux premiers écrits, au début d'une plume ! Tu as un pouvoir que n'a pas un lecteur qui ouvre un livre publié à compte d'éditeur, primé, écoulé à des milliers d'exemplaires.

Tu es un devin potentiel ; tu peux te dire, affirmer que ce type-là, ne donnera rien ; que cette auteure est déjà douée, qu'on devrait plus lire celui-là ou non.

Rends-toi compte ! Tu assistes à une naissance, aux premiers pas, à chaque numéro !

Pas de parcours à comprendre, pas de flonflons, de titres trompeurs. Un essai brut, et tu les juges déjà.

Tu lis le neuf, à la racine, et en tant que premier public, ton avis compte beaucoup.

Je vais te laisser à la lecture des pages qui suivent, avec l'espoir que nos mots te fassent rêver, ou pleurer, ou rire, dans cette surprise mutuelle qui s'évanouit lorsque tu commences à lire.

G.S

RAVAGE MAGAZINE EDITEUR RESPONSABLE : Diffusion Universitaire Ciaco (DUC)  
COMITÉ : Charlier Tanguy, Feltz Julie, Frantzen Benjamin, Laurant Nicolas,  
Sørensen Guillaume

AUTEURS ET ARTISTES NUMÉRO 5

GUILLAUME SORENSEN ; DARIÏ FERIO ; DJULY (DESSINS INTÉRIEURS ET DE COUVERTURE); FÉLIE ;  
JULIEN NOËL ; LÉO-PAUL CHARPENTIER ; URSULA CHENU ; PIERRE LEROY ; LORDIUS ; ALLYSON  
NADER ; NICOLAS LAURANT ; CHARLOTTE MARIE ; DAVID JOINER

MISE EN PAGE ET PHOTOS INTÉRIEURES : NAVID

TOUS CERTIFIENT ÊTRE LES AUTEURS DES TEXTES, DESSINS ET PHOTOS PUBLIÉS SOUS  
LEUR SIGNATURE ET EN ASSUMENT L'ENTIÈRE RESPONSABILITÉ QUANT AU CONTENU.

Ravage est un magazine bilatéral !  
Envoyez vos idées, vos textes/dessins/  
créations, vos avis, un mot gentil,...

RAVAGE.MAGAZINE@GMAIL.COM

<http://www.RAVAGE.MAGAZINE.OVER-BLOG.COM>

Join Us on Facebook : RAVAGE

... pour plus d'info !

NOUS NE SOMMES PAS DES AUTEURS PROFESSIONNELS  
RESPECTEZ NOS TEXTES !

*Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.*

## Introduction au dossier : le Rêve

«Figer le rêve en le couchant sur papier semble être le plus impossible des défis... et c'est peut-être en cela qu'il n'en est pas de plus beau! Dans les pages qui suivent, nous vous invitons donc à perdre vos esprits plus ou moins éveillés dans toutes les dimensions que recouvre le rêve, à travers les créations de jeunes auteurs plus inspirés que jamais. Réalité transfigurée, rêvasserie quotidienne ou recherche éperdue d'un souvenir qui n'est plus, le Rêve est une muse de choix à la richesse inépuisable.

*Bonne lecture! »*

# DOSSIER : le RÊVE

## L'Eteignoir

Cet état bien souvent germe d'un son fragile  
De ceux qui se confondent avec quelque bruit blanc ;  
Acouphène tangible sans être lancinant,  
Lui seul anesthésie ma conscience hostile.

Désormais arraché à mes organes fébriles,  
Que cessent les aigreurs de ce monde indécent  
Et disparaisse la trace de tout social carcan !  
A minuit je vous quitte, us et gens imbéciles...

S'allument alors partout d'hallucinants brasiers,  
Feux d'éclatement stellaire et non de cruauté  
Qui essaient chamarrés jusqu'à l'aurore-brisure.

Car après la chimère l'éteignoir est brutal,  
L'étau, le brasero est devenu glacial ;  
L'onirisme en souvenir dérisoirement perdue.

*Darii Ferio*

## Pour qui le rêve est un futur costume

Le café, grand, et la fille, belle.

On parle. Le tintement des cavernes sur nos dents épouse quelques concepts.  
Une scène chiante. Vies en vis-à-vis par morceaux choisis :

« Je suis sorti du ventre de celle-là, j'ai fait ceci et j'aime cela »  
« Accords désaccords plus ou moins volubiles dont l'auteur vous fait grâce ».

A l'intérieur des têtes, c'est gris comme du carton : « j'ai mal au bidou, dis-donc, la sève monte au vis !  
Lui toucher la main maintenant, ou bien plus tard ? » « J'aime la courbe de son nez. J'humide. »

Longs monologues questionnés.

Il paie, parce que c'est comme ça, elle fait semblant de vouloir, parce que c'est comme ça.

Ils se regardent, ils s'embrassent, et bientôt tout ce charabia monte en neige, l'autre intéresse, brusquement.

On réveille le personnage, mais pourquoi est-ce trop facile ?

*Guillaume Sørensen*

### Rêves

Le dur tapis bleu recouvre le sol, partout, les étalonnages se succèdent, symétriques, avec leur charge de livres qui pèsent sur leurs pieds concentriques  
Ma joue touche ce sol bleu et rugueux. A ce niveau, les livres ne sont que d'illusoires poids qui plombent les bibliothèques et les pieds gris, les livres ne sont que pages, kilos de papier et d'images qui ne valent pas quatre battements de cœur  
mes jambes reposent sur le tapis de soie  
l'effluve épicé des vents de sable vient me caresser, au loin clapote l'eau cristalline d'une fontaine persane, et les voiles bruissent sous mon souffle régulier  
Les mille et une nuits lisent mes yeux, à la verticale  
le papier jauni se craquèle comme l'écorce,  
comme l'humus sur lequel mon dos repose, l'humidité assaillit mes narines d'arômes passés, les arbres au-dessus de moi s'élèvent à l'infini, des feuilles brunes et vertes se collent à mes joues, quelques fils d'araignée sont ballotés par le vent au-dessus de ma tête.  
Je m'enfonce dans le sol meuble, comme une gisante, là depuis les temps celtiques où druides et cerfs arpentaient la forêt.  
Un bruit de porte et une toux un peu sèche, c'est sur le fer que reposent mes pieds. Les lettres d'encre viennent couler sous ma tête comme pour m'immobiliser dans cette chaleur artificielle, m'y immortaliser. Le feu est rouge et brûlant, les machineries grincent comme dans un enfer de ferrailles. Devant mes paupières, c'est *Germinal* qui s'égrène, un mot par cheveux hérissés. La chaleur devient insupportable, mon dos est collé au chauffage, le tapis bleu est sous moi et ses peluches blanches taquinent mon nez. Les livres pèsent toujours sur les pieds plats du rayonnage ; là, tout en-dessous, j'entrevois ma clef. Je tends le bras pour l'attraper.

*Félie*

**Ballade au pays du rêve**

(grande ballade)

Agenouillé dans sa chambre douillette,  
 Un enchanteur voyageait par l'esprit :  
 D'abord en bas, il part à l'aveuglette,  
 S'abandonnant dedans le trou d'un puis  
 Avec l'espoir d'y trouver des amis.  
 Ce monde-là est peuplé d'animaux,  
 Des avatars qui aident les héros.  
 Jamais lassé, il avance sans trêve  
 Et prend pour guide un aimable blaireau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

Un peu plus tard, ayant mal à la tête,  
 Cet enchanteur s'offrit quelque répit :  
 Articulant la formule secrète,  
 Il décida de voler loin d'ici  
 En s'élevant dans des nuages gris.  
 Il émergea dans le monde d'en haut,  
 Village obscur traversé d'un cours d'eau.  
 Dans celui-ci, la vie est comme en grève ;  
 Il trouve donc le calme qu'il lui faut  
 En naviguant dans le monde du rêve.

Étant rentré au travers de son faîte,  
 L'explorateur ne sut aller au lit ;  
 Il hésita à repartir en quête  
 Et résolut de visiter aussi  
 Tant qu'il y est un dernier lieu choisi.  
 Il se projette en dehors de sa peau  
 Et passe ainsi l'arche de son château.  
 Comme animé d'une nouvelle sève,  
 Il s'aperçoit combien l'endroit est beau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

À tous ceux qui, travaillant beaucoup trop,  
 Voient passer les jours comme des maux :  
 Si vous voulez que ce voile se lève,  
 Offrez-vous donc un horizon nouveau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

*Julien Noël*

Julien Noël

À tous ceux qui, travaillant beaucoup trop,  
 Voient passer les jours comme des maux :  
 Si vous voulez que ce voile se lève,  
 Offrez-vous donc un horizon nouveau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

Étant rentré au travers de son faîte,  
 L'explorateur ne sut aller au lit ;  
 Il hésita à repartir en quête  
 Et résolut de visiter aussi  
 Tant qu'il y est un dernier lieu choisi.  
 Il se projette en dehors de sa peau  
 Et passe ainsi l'arche de son château.  
 Comme animé d'une nouvelle sève,  
 Il s'aperçoit combien l'endroit est beau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

Un peu plus tard, ayant mal à la tête,  
 Cet enchanteur s'offrit quelque répit :  
 Articulant la formule secrète,  
 Il décida de voler loin d'ici  
 En s'élevant dans des nuages gris.  
 Il émergea dans le monde d'en haut,  
 Village obscur traversé d'un cours d'eau.  
 Dans celui-ci, la vie est comme en grève ;  
 Il trouve donc le calme qu'il lui faut  
 En naviguant dans le monde du rêve.

Étant rentré au travers de son faîte,  
 L'explorateur ne sut aller au lit ;  
 Il hésita à repartir en quête  
 Et résolut de visiter aussi  
 Tant qu'il y est un dernier lieu choisi.  
 Il se projette en dehors de sa peau  
 Et passe ainsi l'arche de son château.  
 Comme animé d'une nouvelle sève,  
 Il s'aperçoit combien l'endroit est beau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

À tous ceux qui, travaillant beaucoup trop,  
 Voient passer les jours comme des maux :  
 Si vous voulez que ce voile se lève,  
 Offrez-vous donc un horizon nouveau  
 En naviguant dans le monde du rêve.

(grande ballade)

**Ballade au pays du rêve**

Ce n'est que temporaire...

C'est étrange, il y a tant de vagues. Autour, dans la simple vue à cent-dix degrés sur trois cent soixante que nous offrent nos yeux, c'est la seule chose qui s'offre à mes yeux. Quelle serait la perception des choses si nous pouvions avoir la totalité du monde pour champ de vision ?

Je détourne les yeux, derrière moi, sur les côtés. Bien, je suis forcé de l'admettre, pour moi, elle serait probablement la même. De l'eau. De tous les côtés.

Sauf en haut. Le ciel, agrémenté de quelques nuages menaçants, teintés de gris en fait. Il rejoint l'eau là-bas, de quelque côté que ce soit, formant un deuxième hémisphère à la bulle qu'est ma vie.

Les vagues sont particulières. Maintenant que j'ai arrêté de nager, je puis m'en rendre compte. Sur chacune d'entre elles, une fractale d'autres vaguelettes. Est-ce la même chose à échelle restreinte ? L'eau n'est-elle qu'une succession infinie des mêmes schémas ? Est-ce que cela signifie qu'une abeille flottant ne verrait au final que la même chose que moi ? Est-ce que cela signifie que d'autres vagues, bien plus larges encore feraient tanguer les navires si lentement qu'un humain ne pourrait s'en rendre compte ?

Je sens bel et bien le mouvement que me font suivre les vagues maintenant, du moins celles qui agissent à mon échelle. Comme un parachute que des enfants s'obstineraient à secouer pour que la balle rebondisse, et qu'elle évite de passer au travers du trou en son centre. Pourtant le trou est là, et ils n'ont aucune prise sur elle si elle fonce droit sur lui.

Il y a cette immense masse sous moi. Des dizaines et des dizaines de milliers, de millions de litres de fluide, de vie. Dans cette fracture avec les cieux, sa tangibilité m'apparaît clairement.

Une pellicule si épaisse doit être infranchissable. Tellement gigantesque, tellement imposante, tellement plus conséquente que nous, elle ne devrait manifester tant de faiblesse.

Pourtant il y a des trous partout, à chaque millième de millimètre de la surface, et peu importe si une balle devait fendre la frontière.

La balle, c'est moi. Tellement d'eau que le fond supporte, mais l'eau n'est pas capable de me supporter, l'égoïste. L'eau m'entourait. Mais elle ne me supporte plus, maintenant que j'ai arrêté de nager, je puis m'en rendre compte.

Mes jambes battant courageusement avec le reste de carburant disponible ne lui suffisent plus. Et mon corps ne peut l'empêcher, l'eau en veut plus.

Elle n'abandonnera pas. Déjà, et à mesure que mes palmes ralentissent, elle gagne du terrain, pouce par pouce. L'équilibre est rompu et je m'enfonçe dans ce qui sera mon éternel sarcofage.

Je pourrais regarder dans le rétroviseur, mais la seule raison qui m'ait poussé à monter sur ce bateau désormais loin, c'est pour effacer ce dessin si moche qui me poursuit. Ce dessin raté. Alors comme derrière moi, une gomme a tout masqué, et que devant moi la peinture semble noyée, je ne peux que profiter.

Profiter des dernières informations que m'envoient mes capteurs. Douces d'abord, plus douloureuses ensuite, mais jamais autant qu'elles le furent par le passé – de ça mon corps se souvient. Et puis même si elle doit être douleur, la sensation est merveilleuse. Car bientôt le témoin lumineux va s'éteindre, alors une dernière fois je saisis l'émotion qui m'habite, et je m'y immerge totalement. Car une émotion est la plus belle chose que peut m'offrir la fin.

Et de me noyer dans l'émotion de la mort...

David Joiner

Ces mots résonnent comme une promesse : ici les auteurs vous dévoilent ce qu'ils veulent. Et généralement ce qu'ils ont de meilleur. Laissez-vous découvrir ce qu'ils vous offrent avec générosité : vous trouverez des mots en pagaille et quelques coups de crayon bien ajustés.

*Félie*

**Noémie se couche dans un lit de larmes**

Je sais ce que c'est de mourir

Quand tu te couches

C'est le jour qui s'endort et plus rien n'ose bouger

Je ne bouge pas je te regarde

Et mon regard est une biche à ta lisière

L'obscurité me cache tes pensées

Je voudrais pouvoir te faire

Un visage transparent

Ou bien des rides

De mots et d'encre

Sur le cahier de ton visage

J'ai lu la tristesse

Elle était en pattes de mouche

Néanmoins régulière

*Léo Charpentier*

Autour de moi tout le monde est persuadé que je suis faite pour être écrivain. C'est bien gentil, mais ils n'ont jamais lu un seul de mes textes. Normal, je n'en ai quasiment pas écrit. Mais ils n'ont pas lu non plus mes horribles dissertations, faites par dizaines lorsque j'étais encore au collège. A l'époque déjà je manquais sérieusement d'imagination et la prof ne se gênait pas pour me le dire. En même temps elle avait raison. Je sais peut-être mettre correctement les phrases les unes à côté des autres et éviter les fautes d'orthographe, mais c'est loin d'être suffisant pour être auteur. Enfin selon moi. Il est vrai qu'à la lecture de certaines « oeuvres », il me semble flagrant que le monde entier ne partage pas mes critères.

Mais quand se sont-ils mis à croire en moi ? Ce n'est pas comme si je leur avais fait miroiter un prochain livre, un manuscrit top-secret sur lequel j'aurais pu travailler. J'aime bien me faire mousser, mais de là à prétendre être dans des projets hautement intellectuels alors que je me contente de courir de la maison au boulot et du boulot à maison en passant par la case supermarché de temps en temps... non, ce n'est pas mon genre.

Pourtant le bruit a commencé à circuler parmi ma famille et même mes amis et on me demande de plus en plus souvent des nouvelles de mon roman. J'ai répondu en toute sincérité et j'y ai gagné une réputation de « modeste ». Moi, modeste ! Je mettrais bien le tout sur le dos du dérèglement climatique, mais depuis l'arrivée de la grippe HG7K9, c'est passé de mode.

Alors me voilà, encore une fois, toute seule comme une pauvre idiote, avec mon ordinateur sur les genoux, à espérer que chaque lettre tapée sur mon clavier me rapproche de l'illumination. Vous savez, ce flash qui vous transforme en « grands esprits » ou en « auteurs à succès ». Peut-être qu'en appuyant sur telle ou telle combinaison de lettres, le courant me traversera en un éclair et d'un coup j'aurais en tête une série de personnages attachants (dont un totalement haïssable (mais terriblement sexy)), un décor spectaculaire et surtout, surtout une

intrigue bien ficelée. Quoique, je n'en demande pas tant. Il paraît que certains auteurs se lancent dans leur récit sans en connaître la fin. Mais comme je doute qu'un second éclair de génie me traverse, si dès le premier je pouvais recevoir l'intégralité du roman, je préférerais.

Avant d'en arriver là, j'ai suivi le conseil que j'ai lu le plus souvent. C'est à dire que j'ai passé des heures entières à lire, beaucoup, tout et n'importe quoi. Si je mélange bien et que je tente de sortir quelque chose de correct de l'ensemble, voici les personnages qui hanteraient mon roman.

*Tristina est jeune adolescente qui se sent en marge dans son lycée et qui est folle amoureuse d'un mec tout autant exclu, Brian. Ce dernier cache un lourd secret et reste volontairement loin de ses camarades de classe, car oui, c'est un vampire. Et en ce moment il a fort à faire car son demi-frère, Horatio, a décidé de venger la mort de son père, assassiné il y a dix ans. Suite à un rêve particulièrement troublant, Horatio est persuadé que son oncle est le coupable. Brian aimerait bien l'aider, mais il craint que Tristina ne tombe amoureuse d'Horatio. Mais ce que tous ignorent, c'est qu'un extraterrestre les observe car il envisage d'acheter toute la ville.*

Finalement, je l'ai ma base de départ, une superbe intrigue à base de trio amoureux, fortement inspirée de la bit-lit et vaguement d'Hamlet. J'y ai même inséré discrètement une présence fantastique en provenance d'une bande-dessinée de Kokor.

Mais je pense que je ne suis pas assez romantique pour créer un suspens amoureux insoutenable qui me permettrait de scotcher mes lectrices pendant cinq cents pages. Il suffirait à Brian de déclarer sa flamme à Tristina pour se la mettre dans la poche, puis de trouver un moyen, tout en subtilité, de lui révéler son secret (genre sauter d'un immeuble à l'autre, refuser de manger des oignons ou bêtement laisser un livre sur la mythologie vampirique à la disposition de Tristina). Quant à Horatio, il pourrait jouer la folie, mais ça me gonflerait encore plus. Du coup, il irait directement voir son oncle, un flingue à la main (arme qu'il aurait piquée à, heu, son

nouveau beau-père) et hop, un deuxième problème de réglé.

Il me reste bien l'extraterrestre, mais comme me le dit souvent ma soeur, j'ai un humour pourri et sa présence pourrait juste plomber l'ambiance. Ou alors il trouverait mes trois ados tellement pitoyables qu'il achèterait immédiatement la ville pour faire des tests sur une nouvelle arme électro-magnético-virale.

J'ai donc de quoi écrire une nouvelle pour midinettes ou un délire fantastique, mais pas plus. Et si j'échangeais quelques peu les rôles, l'histoire serait tout aussi invraisemblable, sans rien y gagner.

J'ai bien lu quelque part que certains auteurs s'inspirent de leur quotidien ou de leur passé. C'est d'ailleurs probablement pourquoi on considère que les premiers romans sont fortement autobiographiques. Mais encore faut-il que le premier roman écrit soit le premier roman publié. Enfin peu importe.

J'ai bien fait quelques tentatives, après tout je réussis à aligner quelques lignes tous les jours, mais à chaque fois sur un document Word qui finit à la poubelle. Beaucoup plus écologique que ces écrivains qui chiffonnent leurs feuilles de papier à la moindre rature et finissent enfouis sous une montagne de brouillons. Moi au moins je ne risque donc pas de mourir étouffée sous le poids en papier de ma nullité. De toute façon, je n'ai pas du tout envie de raconter ma vie par le truchement de la littérature. Le résultat serait pitoyable.

Voici quand même une nouvelle galerie de personnages, celle dans laquelle se cache mon moi profond. Attention, ça reste très imaginaire.

*Louise est jeune femme atteinte d'agoraphobie. Elle passe donc ses journées chez elle sur son ordinateur. Elle suit des cours par correspondance et discute beaucoup avec d'autres étudiants aux quatre coins du monde. Elle essaye aussi d'écrire un roman.*

*Martin travaille comme pâtissier aux États-Unis. Il étudie par correspondance pour avoir une licence et pouvoir ouvrir sa propre pâtisserie. Il rêve de faire carrière Canada car c'est un grand amateur de randonnée en raquette et de sirop d'érable.*

*Les deux personnages vont échanger d'abord des messages ennuyeux mais studieux sur la presse britannique afin de réaliser leurs devoirs, puis Martin va soutenir Louise dans l'écriture de son premier roman.*

A partir de là, je pourrais de nouveau me lancer dans une folle histoire d'amour, mais mon côté sadique s'y oppose. Du coup, je serais plus du genre à tout centrer sur l'épanouissement professionnel de Louise et à finir sans qu'ils ne se soient jamais rencontrés ou alors au mariage de l'un des deux. Si vous voulez de l'amour, débrouillez-vous.

Mais aucune de ces deux histoires, aussi farfelues soient-elles, ne m'emballe suffisamment pour me pencher dessus pendant de longues heures ou pire, de longues, longues journées. Il me faudrait imaginer Louise, son appartement, ses parents, son chat ou son chien ou son poisson rouge ou alors pire, sa voisine. Puis je devrais créer le boulot de Martin, essayer de savoir ce qu'est le métier de pâtissier, moi qui cuisine à peine et ne sais pas faire la différence entre un chou à la crème et une profiterole.

Et je ne vous parle pas des insomnies qui m'attendent à essayer de transformer Louise en auteur à succès ! Après tout c'est bien un univers que je ne connais absolument pas, je ne sais même pas par où il faut commencer pour y parvenir.

Finalement je ne suis peut-être pas faite pour être écrivain.

Mais alors pourquoi m-a-t-on remis cette bourse ? Pourquoi ma photo est-elle dans le dernier bulletin régional ? Pourquoi m'y présente-t-on comme étant la chenille qui vient d'obtenir le droit d'éclore et d'enchanter les foules ? Heureusement la bourse allait avec un logement dans une maison d'artistes pendant un an.

Mais c'était il y a huit mois déjà. Il ne me reste donc plus que quatre mois pour devenir soit fantastique, soit honnête !

*Ursula Chenu*

III.

Imposant son humeur, allures vaporeuses,  
La fête est arrivée, belle enfant attendue.  
Mais faites-là entrer, dans les cœurs et les rues  
Et le vin coule à flot, les larmes coulent affreuses.

On se laisse conduire, étourdi par l'ivresse  
Par les parfums cachant l'odeur aigre du temps.  
Tout semble divin, même les vomissements  
Qui remplacent chansons et fictives tendresses.

Imposante et grossière, aux semblants vils et feints  
La fête est repartie, titubante et souillée,  
Laisant derrière elle regret, honte et nausée.

Les souvenirs meurent, puis l'humeur s'en souvient  
Mais qu'à cela ne tienne, aux premières étoiles  
Elle nous tendra encore acerbement son Graal.

VII.

Les portes ronronnent  
Le plancher hennit  
Et les murs fredonnent  
L'hymne de la nuit.

Un évier hulule  
Et goutte par goutte  
A ce somnambule  
Cadence la route.

*Pierre Leroy*



## Un jeune homme au cœur pur

Ma chère tante,

Je viens de recevoir ta lettre qui ne m'a pas causé la vive joie que notre contact épistolaire me procure d'ordinaire : je suis peinée du mal que tu penses d'Albert, après toutes ces années. Tu t'es laissé abuser par la médisance et les racontars des langues de vipère qui abondent au village.

En lisant les mots qui suivent, je suis bien sûre que tu te rendras compte qu'Albert n'était pas le monstre qu'on a décrit, mais un ange calomnié, victime des événements et de la méchanceté de ses semblables.

Son voisin l'accusait d'être dévoré d'orgueil. Ce n'était pas tant la vanité d'Albert qui était patente, que la jalousie du voisin. Celui-ci enviait la beauté, la prestance et les manières raffinées d'Albert, lui dont la laideur et la rusticité suintaient par tous les pores (je devrais écrire porcs). D'ailleurs, l'orgueil, père de l'ambition et de la réussite, est plus une vertu qu'un péché en ces temps troublés.

D'ambition, Albert n'en manquait pas, malgré un sort adverse. Misérable chômeur famélique, courageuse victime de notre société inégalitaire et inhumaine, il est allé trouver le maire, l'homme le plus riche de la contrée. Avec douceur, Albert lui a demandé un modeste emploi, adjoint au maire. L'autre, si opulent, aurait pu faire un geste de compassion. Prétextant que le poste était pourvu, le cœur de pierre ne lui a offert qu'un simple poste d'employé municipal, exigeant, tel un tyran cruel, que le jeune homme fasse ses preuves. Quels arguments fallacieux et choquants crachait cet abject notable ! Je suis persuadée, ma chère tante, que tu en es toute retournée comme je le fus à l'époque. Albert n'était pas fier, mais il ne pouvait accepter un travail si en dessous de ses capacités même s'il n'avait aucun diplôme et n'avait pas encore eu la chance de travailler à trente ans passés.

En sortant de la mairie, mû par l'audace de son merveilleux caractère, il a décidé d'agir pour sortir de l'impasse.

Il a juste emprunté la Porsche du maire afin de chercher un travail. C'était vital pour le pauvre Albert et le cruel nanti possédait plusieurs autos. Pourtant, le vil individu a porté plainte auprès des gendarmes, figure-toi ! Je crois qu'Albert a revendu la Porsche pour donner l'argent aux pauvres, tel le Robin des Bois moderne.

C'est ce soir-là que je l'ai rencontré alors que je me promenais dans les bois près du village. Il avait sur lui plusieurs bouteilles d'alcool.

Les mauvaises langues te diront qu'il était ivrogne et qu'il avait dépensé ainsi le produit de la vente de la Porsche. Mais c'est faux ! Pauvre, pauvre Albert avait besoin d'un remontant, écrasé par les soucis causés par l'indigence et le perfide maire.

Et quel gentleman il se montrait ! Ô ma chère tante ! De nos jours, il n'existe plus d'homme aussi galant ! Il m'a offert à boire. À satiété. Quelle générosité ! Je tiens tout de suite à préciser que sa réputation lubrique était calomnieuse. Il était un jeune homme chaste et tempérant. Seulement, sa candeur ignorait les effets maléfiques de l'alcool. J'ai tant bu ce soir-là que je ne me rappelle pas ce qui s'est passé. Mais je me suis retrouvée enceinte. C'est la boisson du diable qui a égaré sa pudique vertu, n'en doute pas, ma chère tante. La luxure était étrangère à cet homme de bien.

Il est vrai qu'ensuite, apprenant ma grossesse, il s'est sauvé sans un mot. C'est parce que ma mère, ta sœur, croyant bien faire, a commis la sottise de porter plainte auprès des gendarmes pour viol. Alors, les événements se sont précipités, hélas. Sans cette méchante bourde maternelle, il m'aurait épousée, sois-en persuadée, quelques années plus tard. Car à l'époque des faits, je n'avais pas treize ans.

À cause du maire et de ma mère, incapables tous deux de passer l'éponge sur d'innocentes peccadilles imputables à un milieu social déshérité, Albert a été traqué par les gendarmes à travers bois. Comme la Force publique peut se montrer vile quand elle s'en prend au pauvre, à l'opprimé ! Mais les forces du mal qu'avait déclenchées le vilain maire nanti se sont retournées contre lui.

Pourchassé par les médisances, exagérations injustes et persécutions que je viens de te décrire, Albert s'est réfugié dans la propriété de son bourreau. C'est alors qu'un drame est survenu, fruit de l'oppression de l'infortuné calomnié. Il a été obligé, en état de légitime défense, pour sauver le dernier bien qui lui restait, sa liberté, de tuer le petit-fils du maire, âgé de 20 ans. Compte tenu des circonstances adverses et du grand péril dans lequel il se trouvait, tu conviendras avec moi, ma chère tante, que seuls des esprits étroits pourraient attribuer la responsabilité de cet accident au pauvre Albert.

Ensuite, acculé comme un grand cerf majestueux mais blessé, juste avant l'hallali, Albert a réussi à trouver en lui la ressource de se défendre. Quel courage ! Quelle opiniâtreté !

À regret, il a été forcé de prendre en otage le maire et sa femme, tous deux âgés de 80 ans.

Comme les gendarmes, obtus comme seule leur profession répressive en est capable, refusaient de le laisser partir, il a été contraint par la bêtise et l'ignoble acharnement des hommes, de faire un exemple en égorgeant la vieille qui lui avait d'ailleurs porté sur les nerfs, étant en crise d'hystérie depuis le début de la prise d'otage.

Le vieil excentrique de maire, avec un manque choquant de maîtrise de soi pour un homme de son expérience, a alors perdu complètement les pédales. À son corps défendant, et sa bienveillance naturelle lui interdisant tout sentiment de rancune vis-à-vis de son bourreau, Albert a été obligé de l'assommer. Depuis toutes ces années, le vieux débris végète dans le coma, sans espoir d'en sortir selon les médecins. C'est regrettable car il n'a pas pu assister aux funérailles de sa femme et de son petit-fils.

Je suis persuadée, ma chère tante, qu'à ce point du tragique récit, tu dois être toute bouleversée des malheurs du pauvre Albert. Eh bien, rassure-toi ! Albert était un homme bon, aussi Dieu était avec lui. Il a réussi à s'enfuir dans la confusion.

Tu seras surprise d'apprendre qu'au lieu de tenter d'oublier ces pénibles péripéties, ces brutes de gendarmes revanchards l'ont cherché par tout le pays. Heureusement, il est parti avec le magot de ce cupide de maire, qui n'en avait plus besoin, dans son état. Donc tout est bien qui finit bien.

On n'a jamais revu le bel Albert. Tous les jours, je guette le retour de l'amour de ma vie. Je sais qu'il reviendra me chercher, mon Albert, quand il aura vaincu son tragique destin, tel le héros Ulysse. En attendant, j'élève notre enfant dans le culte de son père. Je prie Dieu chaque jour pour que notre fils de dix ans marche sur les traces de son courageux père.

J'espère, ma chère tante, t'avoir convaincue de la médisance des gens du village et de la pureté du cœur d'Albert.

Ta nièce Lolita qui t'aime fort.

*par Lordius*

---

## **L'emprise du silence**

Le roi sentit l'air frais du matin, heureux du calme qui régnait autour du palais. Pourtant les jardiniers s'activaient pour redonner un vif éclat aux roses balayées par la tempête de la veille. Il se retira, informé de l'arrivée de sa famille et il osa répéter dans sa barbe la même plainte cinglante concernant le temps qui passe et les pressantes et puissantes décisions nécessitant son aval ou plus communément ces temps-ci, son refus.

Un élan sincère le submergea lorsque ses deux filles lui sautèrent au cou, enivrées de leurs retrouvailles. Sa femme vint déposer sur son front un baiser tendre, fruit d'une relation de dix ans déjà.

Pendant un instant, il se laissa absorber par le cycle incessant des jeux enfantins. « Une joie qui semble éternelle », pensa-t-il en les regardant s'émerveiller de la brillance de son sabre orné de pierreries.

Le jour passa, dans cette innocence pure, dans un amour partagé entre un père et ses filles, le jour qui continua encore et encore jusqu'au soir. Devant le bureau, son bureau, ou régnait une chaude candeur, les deux filles jouaient et leur père les observait. Le calme régnait. Les domestiques congédiés, le roi patientait dans l'attente de son assistant parti aux nouvelles. Il était en retard mais cela importait peu car « le bureau ne tolérerait aucun trouble » pensa-t-il.

Les portes s'ouvrirent dans un claquement sourd qui surprit tous le monde. Un garde entra avec un pli, le déposa dans la main du roi et s'en alla, ne laissant qu'une furtive impression. Dépliée et déjà lue, la note se consumait dans les flammes de l'âtre. Imperturbables, les filles jouaient toujours.

Pourtant, une fissure passa sur leurs visages de porcelaine, un trait noir aussi fin qu'un cheveu, dessiné par quelque main étrangère à ces lieux. Le roi le remarqua et les ignora comme il avait ignoré les siennes, qui se creusaient plus profondément chaque jour, telles des crevasses, des éclats de miroir brisé. Alors, le calme revint dans l'esprit du roi et il contempla avec sérénité les hommes qui s'avançaient sur sa pelouse, armes à la main, écrasant de leur pas lourd les si belles roses que sa femme aimait tant.

*Nicolas Laurant*

**Je ne viens pas du sable,**  
ni des pierres

Des plis autour d'une bouche  
Langue fleuve

Je suis longue comme algue  
Pressée par le courant qui se vautre à ma lèvre  
Jouit sur mes rives  
Un chat réclamant son quart de paresse

Je charrie des visages, des truites  
Balisées d'ombre  
Des reflets endormis  
Méfie-toi du sursaut à la moindre caresse

Je danserai jusqu'au delta

Où ma langue ploiera sous ton corps  
Douleur qui creuse le lit  
Douleur qui ponctue mes mains  
J'irai au blanc de la douleur déposer  
Mes vieux oripeaux

Mes eaux dispersées  
Si tu les goûtes  
Ne revêtiront pas l'armure des défaites  
Dans leur petite mort on les dira  
Aussi braves et veules

Danser jusqu'au delta  
Le front noirci de monde  
Les bras te saisissant à la force de l'âge

Immense corps  
Dont je sens déjà l'ombre  
Tu viendras dans un coup sous mes genoux poindre  
J'aurais prêté l'oreille pour tes pas de louve  
Mais la neige n'a pas frémi  
Ni l'eau plissé

La vie s'éparpille en visages  
Comme le fleuve en rivières  
Ceux que j'aurais enfilés réunis  
Logés à la trace  
Quand je ne serai plus que cette trace  
Le fleuve tari  
Les visages reviendront visages

*Charlotte Marie*

## Les Sirènes

Un jour j'ai croisé des figures de sirènes dans les bois,  
Avec leurs yeux clairs, désincarnés  
Et leur monde de papier  
qui s'écroulait autour de moi

Sans proférer paroles, je suis restée là  
un instant ; puis suis partie  
laissant derrière moi leurs bras décharnés  
et leurs visages cernés

Les arbres soufflaient au-dessus de moi  
mes pieds ne s'étaient échappés  
de ma baignoire de papier  
et je restais là, parmi mes sœurs sirènes,  
mais les yeux fermés.

*Félie*

Il est 22h30 et je quitte le monde froid et blanc de l'ordinateur. Mes yeux desséchés et exténués par une journée de cours et une soirée d'informatique clament leur envie de se fermer. Pour les calmer, je monte dans ma chambre, m'étends sur le lit et m'enfuis dans la chaleur des pages jaunes de mon livre poussiéreux. Il trône au pied de mon lit, sur le sol, les pages pliées et la couverture abimée. Il a l'air enrhumé, a du sable dans ses rainures et l'odeur de l'aventure. Et des lilas. Il s'en dégage une vapeur d'été, le souvenir de longues matinées dans le Sud de la France, sous un ciel azuré, le chant des cigales et la peau salée. Matinées que je passais étendue sur les canapés d'extérieur à contempler, durant de longues heures, les pages hachurées de mots. Traces de pétales de lilas qui tombaient dans mes cheveux et se mêlaient aux pages jaunes. Toucher doux, collant et sucré, et arrière-goût de mangue au petit déjeuner. Soleil brûlant sur la tendre terrasse du jardin. Rêve éveillé à 7h du matin alors que tout le monde somnole encore. Je me plonge et me noie dans les premières pages d'un roman, comme dans l'eau piquante de la Méditerranée. Avec envie et sans hésiter. « Le même destin qui tient tout homme à la naissance se complait en nous faisant croire qu'il nous change. Certains hommes pensent qu'ils marchent le long d'un chemin de fleurs, de rosée et d'arbres verts, d'autres qu'ils titubent sur les charbons ardents de l'enfer. Mais le destin nous trompe et nous savons intérieurement que nos chemins nous mènent tous à la même fin : la mort. » Puissance d'un vocabulaire atrocement direct et de phrases immédiates qui vous saisissent l'estomac. Je sens ces mots partout en moi, ils résonnent dans ma cage thoracique et rebondissent sur mes poumons et mes tripes. J'entends la voix de l'Auteur. Voix puissante, voix masculine, voix virile, voix grave et noire. Pessimisme sans compassion mais art. C'est ce genre de livre qui me donne envie d'écrire le mien.

Et c'est, soudainement, dans ce genre de moment que je me levais, délaissant mon livre et m'asseyais à la table aux planches inégales et aux autres vagues de peinture caillée, pour enfin écrire. Mes mains débordaient de spasmes et mes doigts d'idées alors que ma tête avait du mal à suivre. De violentes secousses, psychiques et presque physiques, m'envahissaient et je savais qu'il fallait, qu'il le fallait, qu'il fallait que j'écrive. Les crampes douloureuses de mes poignets ne m'arrêtaient pas et j'écrivais inlassablement pendant des heures, toute la matinée, sur ma petite terrasse ensoleillée. Diverses odes à cette pieuvre douce, cousine du cactus, qu'est l'aloë vera ou quelques bribes de réflexions théoriques lit-

téraires ; un ou deux slams révoltés et des histoires émerveillées. Sorte de sadomasochiste de la littérature, je ne m'arrêtais que lorsque mes mains crispées ne pouvaient plus tenir le crayon. Ou lorsque le léger vent parfumé s'était transformé en une sécheresse intenable et que derrière moi, je sentais des regards curieux scruter le travail de mes doigts et de mon cerveau fatigués. Et de mon cœur sur sa lancée. Là, je me mutais en un vieil hibou boudeur rabougri et retournais à l'intérieur, cacher le fruit de mes pensées sous mon oreiller, en lui promettant de lui revenir, vingt-quatre longues heures plus tard, lui faire refaire des folies.

Le temps passait et les idées ne me quittaient pas. Etendue sur le ventre, chauffé par le carrelage bouillant du bord de la piscine, tel un chat paresseux ou un lézard, je ne rêvais pourtant pas de sommeil mais bien d'aventures, de drames et de larmes. Ma vie est une tragédie. Une tragédie que je compose constamment en moi. Le yaourt qui se répand sur le sol au matin, cause de ma maladresse, devient une avalanche, une tempête de neige monstrueuse et dévastatrice assassinant sapins et skieurs hors piste. L'eau un peu tiède de la douche se transforme en un naufrage, tempête en une mer gelée, où les vagues à l'écume couleur fromage blanc se fendent sur la poupe d'un bateau, où les pirates apeurés sautent à l'océan et où les baleines se sentent suffoquer dans leur propre environnement. L'arrosage automatique des plantes du jardin devient l'ambiance humide et lourde d'une expédition dans la jungle, tempête tropicale parsemée de découvertes et d'aventures animales. Une lettre d'une banalité quotidienne devient une déclaration d'amour enflammée, formant une tempête dans ma tête, réflexion intense où chaque mot m'électrocute. Je suis une grande tragédienne, dramaturge, auteur ou enfant coincée dans un bac à sable.

Dans cet état d'esprit, il n'est pas toujours évident d'avancer dans la vie. Avoir une imagination débordante produit souvent en conséquence un irréalisme optimiste et une vision du monde idéaliste. Mais se prendre violemment la réalité dans la gueule, ça fait mal. J'y ai toujours eu une échappatoire. Lorsque les larmes montent et que le nez me pique, je n'ai qu'une seule solution : m'enfuir dans les livres.

C'est pour cela qu'un jour, après une brusque engeulade, causée une nouvelle fois par l'avalanche désolée d'un yaourt sur le sol, j'ai préféré partir plutôt que de perdre toute dignité en me mettant à pleurer.

Le chemin du paradis, je le connaissais bien. Il suffisait d'aller tout droit et de descendre la longue route qui menait vers la plage, prendre à droite au rond point en face de la pizzeria perdue du coin, continuer sur un petit chemin typique de pierre et de sable pour enfin atteindre le nirvana des geeks coincés du bouquin : le marché aux livres. Si on pouvait appeler ça un marché aux livres. C'était plutôt quelques longues planches de bois sur des tréteaux, armoires et tables improvisées, où étaient ordonnés (ou désordonnés, selon la conception de l'ordre) de vieux livres en carton d'occasion. Ces livres avec la couverture bordeaux et les petites lignes dorées, avec la première préface et les pages mal attachées. Ces livres qui contiennent plus de poussières que de mots, ces livres qui ont une odeur vieillotte. Ces livres qu'on adore.

Le sourire me revenait instantanément. Et je flânais pendant des heures, oubliant mes colères et lisant la première page de chaque manuscrit, classique déjà lu ou chef-d'œuvre isolé et méconnu. Tous les Stendhal, Balzac, Flaubert, Sade, Prévost, Baudelaire, Verlaine, Hugo, s'y trouvaient ainsi qu'autres Chrétien de Troyes et Sartre. Mais ma passion à moi, c'était ces fous du surréalisme : Breton, Aragon et Eluard. Surtout, Paul Eluard. Auteur tant aimé qu'il aurait été digne de nommer mes futurs et hypothétiques enfants selon lui.

J'ai d'abord froncé les sourcils en ne voyant pas le recueil que je préférais de lui, puis j'ai tout simplement foncé quand enfin je l'ai décelé parmi les piles. La Vie immédiate. Et je feuilletais pour la centième fois les pages de cette merveille et je relisais pour la centième fois les premières lignes de « A peine défigurée », mon poème favori, et je m'extasiais pour la centième fois sur sa lyrique parfaite et je murmurais pour la centième fois « Bonjour tristesse / Adieu tristesse ». Et pour la première fois, je sentis sur ma nuque le souffle chaud d'un inconnu qui poursuivait tout haut ma lecture secrète « Tu es inscrite dans les lignes du plafond / Tu es inscrite dans les yeux que j'aime ». Je me suis retournée, surprise, prête à me servir du recueil comme poêle afin d'assommer un éventuel pervers. Mais je me suis retrouvée face à un jeune garçon, les yeux bruns en amande, les cheveux de jais et la peau couleur caramel. A partir de là, tout le monde savait ce qu'il allait se passer... Après une rencontre brutale, les deux protagonistes se dévorèrent des yeux et tombèrent amoureux. Il lui offrit des fleurs, la combla de présents. Il l'emmenait au cinéma, où ils partagèrent du pop corn et s'embrassèrent pour la première fois. Il lui faisait découvrir les plus beaux endroits du pays, la guidait au sommet d'une colline pour admirer le coucher du soleil en lui caressant les cheveux. Il la faisait rire

et la quittait au matin pour aller pêcher avec son père puis la retrouverait au seuil de sa porte en fin d'après-midi, pour aller se balader sur la plage, main dans la main. Puis les vacances se terminèrent et elle dû rentrer chez elle. Les larmes et le désespoir les submergèrent. Mais miracle ! Il la rejoignit dans son plat pays, s'y installa avec elle, l'épousa, lui fit des enfants et vécut heureux avec sa dulcinée rencontrée lors d'un été.

Mais non, cela ne se passa pas comme ça. Les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas comme ça. Surtout ceux drillés à la littérature contemporaine trash. Même moi, petite fille pleine d'illusions, je savais que ça ne marchait pas comme ça.

« Je ne te ferai pas un poème de mon prénom ni du tien, mais je peux quand même te le donner. Je m'appelle Miguel. » Me dit-il, tordant ma langue française de son accent espagnol.

Je ne sais plus vraiment comment les choses se sont enchaînées après. Je pense que je lui ai dit comment je m'appelais et que de là, nous avons dérivé sur notre amour commun pour Paul Eluard et la poésie française.

Miguel n'était pas comme les autres garçons. Facile à dire. Il ne cherchait pas une amourette d'été, un plan cul ou une copine sérieuse. Il était seulement attiré par les gens intéressants. Il s'en nourrissait. Il n'avait pas peur d'avouer son ignorance, qui était comblée assez vite par sa soif de connaissance. Son désir d'apprendre et de découvrir de nouvelles sensations étaient plus importants que le simple fait de tomber amoureux. Un jour, il m'a surpris en me disant qu'il voulait tomber amoureux. Je l'ai regardé avec des grands yeux, ceux que je fais toujours quand je suis face à quelque chose d'aberrant, d'inadmissible ou d'improbable, puis me suis adoucie en l'entendant dire « pour voir comment ça fait, ce qu'on ressent vraiment, physiquement, psychologiquement et spirituellement. » Nous étions une sorte de couple d'amis intellos. Nous discussions toujours de tout, jamais de rien. Tout ce qui nous passionnait ou retenait seulement notre attention. C'est ainsi qu'une après-midi, nous sommes partis ensemble à la chasse au chant des cigales, découvrir leur salle de concert et retranscrire sur des partitions les symphonies qu'elles nous jouaient. Ou qu'un jour nous nous étions essayés à l'art plastique sur la plage, tentant de redessiner les émotions et les échos que provoquaient en nous les formes aguiçheuses et rondes des vagues. Et encore que nous avions passé une journée entière à écrire un scénario de film sur un yaourt qui tombe et qui provoque une avalanche ou produit un nouveau tableau de peinture contemporaine.

Nous mettions des mots sur nos tragédies intérieures et vies de dramaturges amateurs. Parfois, nous nous rendions dans un petit endroit banal mais que nous avons renommé « romantique ». Cela se trouvait être un petit banc de bois sous un arbre sec et léger, baigné d'ombre et d'une douce chaleur. Là, il prenait plaisir à me photographier, une fleur rouge dans les cheveux et vêtue d'une petite robe blanche, aérienne. Pas pour l'amour de moi, mais pour l'amour de l'art. Nous étions des explorateurs et des chercheurs avides de la beauté, Indiana Jones de notre domaine.

Mais, évidemment, fut venu le jour de la fin de mon séjour. Le départ fut déchirant, pas d'au revoir à un ancien amant mais bien un adieu à un compagnon de route dans la création. Si je voulais l'embrasser sur la bouche, ce n'était que pour le remercier et pour lui souhaiter, de tout mon cœur, de toujours continuer.

Je referme mon bouquin et le repose sur ma table de chevet, amoureuse et apaisée de lecture. Je m'apprête à m'endormir en me disant que, moi aussi, je continuerai et qu'un jour, ce sera le mien. Oui, un jour, j'écrirai mon livre.

*Allyson Nader*



## **CONCOURS DE CRÉATIONS, POUR LE RAVAGE NUMÉRO 6**

A paraître après les vacances de Pâques, le numéro 6 vous apporte un concours de créations (textes, nouvelles, poésies, photos et dessins en noir et blanc, ... n'excédant pas trois pages A4 times new roman, 12) !

### **LE THÈME EN SERA : *LE SEXE***

Les meilleurs textes et créations seront publiés dans *Ravage* et le texte et l'oeuvre graphique qui auront le plus marqué le comité gagneront un lot chacun !

*Plus d'info sur : [ravage.magazine.over-blog.com](http://ravage.magazine.over-blog.com) ou [ravage.magazine@gmail.com](mailto:ravage.magazine@gmail.com)*

*Désireux de soutenir l'initiative du groupe RAVAGE  
et de leur permettre de poursuivre leur aventure,  
l'Association des AMIS  
et MÉCÈNES dudit groupe*

*décide de louer cet emplacement d'annonce par sympathie.*

*Pour participer à cette souscription,  
il suffit de verser 25 € ou 50 €  
ou même quelques euros  
sur le compte IBAN BE35 0688 9373 9637.*

---

**Envoyez-nous vos textes !**

Nous vous remercions tous du soutien que vous apportez à Ravage  
et pour les magnifiques textes que nous ne cessons de recevoir !

Sans vous, nous n'existerions déjà plus !

Continuez à nous envoyer vos textes et créations artistiques/littéraires  
de toutes sortes nous nous ferons un plaisir de vous publier.

A bientôt pour le prochain numéro !

**[ravage.magazine@gmail.com](mailto:ravage.magazine@gmail.com)**

Et n'oubliez pas le **concours de créations** pour le RAVAGE n°6 !  
Plus d'informations sur la page 16 de ce numéro, ainsi que sur :  
[ravage.magazine.over-blog.com](http://ravage.magazine.over-blog.com) ou [ravage.magazine@gmail.com](mailto:ravage.magazine@gmail.com)